

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 170.

8-9-49.

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS



JE CHERCHE LE CRIMINEL
(TAKE MY LIFE)

KATHARINE HEPBURN
et
PAUL HENREID
dans

*Passion
Immortelle*



(Take My Life)

Une production Cineguild de la J. Arthur Rank Org,
distribuée par Gaumont (Distribution).

Film produit par Anthony HAVELock-ALLAN
et réalisé par Ronald NEAME

D'après le roman de Winston GRAHAM
et Valerie TAYLOR

Film raconté par J. FAGEL

DISTRIBUTION :

Nicolas Talbot	HUGH WILLIAMS.
Philippa Shelley	GRETA GYNT.
Sidney Fleming	MARIUS GORING.
Le Procureur	FRANCIS L. SULLIVAN.
Inspecteur Archer	HENRY EDWARDS.
Elizabeth Rusman	ROSALIE CRUTCHLEY.



CHAPITRE PREMIER



On créait ce soir-là, au Covent Garden de Londres, un opéra, *La Mariquita*, dont la grande cantatrice anglaise Philippa Shelley était la principale interprète. A sa belle voix de soprano, Mrs. Shelley ajoutait le charme d'une plastique séduisante. Svelte, avec un fin visage, au noir regard expressif et sensible, elle était l'idole du public.

Dans sa loge, son mari, l'impresario Nicolas Talbot, suivait cette première représentation, en compagnie de leurs amis Newcomb. Avant la fin du dernier acte, l'un des placeurs en costumes XVIII^e siècle, qui donnent tant d'allure à un gala, vint avertir Mr. Talbot qu'on le demandait au téléphone. Nicolas se hâta de sortir.

L'entretien dura quelque temps. Quand Nicolas voutut regagner sa place, l'opéra était terminé.

Alors se produisit un incident sans importance appa-

rente, mais qui allait compromettre Talbot au point de lui faire risquer son existence même...

Les musiciens quittaient la fosse d'orchestre. Une jeune femme maigre et brune, d'allure très modeste et qui portait un violon, aborda Talbot :

— Nicolas ! Quelle surprise !

Il parut gêné autant que surpris.

— Elizabeth !... Vous travaillez ici ?

— Oui. Il faut bien vivre... Je suis heureuse de vous retrouver, Nicolas. C'est la première fois depuis cinq ans... Qu'êtes-vous devenu, depuis ?

— Je me suis marié. Ma femme est Philippa Shelley ; je suis son impresario.

Le brun visage ardent d'Elizabeth Rusman se crispa, ironique, amer :

— Compliments ! Une grande artiste, une jolie femme... et une belle situation...

— Oh ! nous avons eu des jours pénibles, au début...

— Je voudrais vous revoir, Nickie ! insista Elizabeth.

— C'est que... je ne sais si je

pourrai... Je suis très occupé.. balbutia Nicolas, embarrassé.

— Ne craignez rien. Je ne veux rien tenter contre votre bonheur ! raila durement Elizabeth. Mais j'ai besoin de conseils. Et j'ai bien droit à votre amitié, je suppose ! Je vais vous donner mon adresse... ajouta-t-elle, en prenant d'autorité le programme que tenait Nicolas. Prêtez-moi un crayon !

Il lui tendit son porte-mine d'argent, et elle traça sur le programme : son adresse, dans un quartier pauvre de l'Est ; et, cette phrase : « Hélas ! L'amour d'une femme... »

— Vous viendrez me voir ? insista-t-elle.

Soit par pitié, soit pour obtenir la paix, il promit. A ce moment, Philippa apparut.

Talbot présenta Elizabeth à sa femme. La cantatrice tendit une main plus distante que cordiale, et les deux femmes échangèrent les phrases banales d'usage. Elizabeth s'éloigna enfin, mais Philippa demeurait soucieuse.

— Je t'ai vu quitter ta loge, avant le finale ? Tout le monde a dû remarquer cela. Ce n'est pas très gentil pour moi, un soir de première !

— Je suis allé répondre au téléphone...

— A qui ?... Une femme, encore ?

— Puisque tu le prends sur ce ton, je ne te répondrai pas ! dit Nicolas.

— Et cette violoniste ? Qu'est-ce au juste ?

— Une pauvre fille, que je n'avais pas vue depuis cinq ans...

— ... mais qui a l'intention de te revoir, puisqu'elle t'a donné son adresse...

— Oh ! je n'ai aucune envie de me rendre chez elle. Mais comment refuser ?

Ils étaient arrivés chez eux.

— T'afficher ainsi, au théâtre ! Un soir où tous les critiques sont là ! grondait la cantatrice.

— Mais Philippa, ma chérie, je t'assure que tu te tourmentes inutilement.

— Ose me dire qu'il n'y a rien entre cette fille et toi ?

— Depuis cinq ans, absolument rien. Je te le jure.

— Ton passé t'appartient. Mais je n'ai pas envie de voir repartir, tes anciennes conquêtes !

Talbot connaissait la jalousie ombrageuse de sa femme. Il s'en irritait d'autant plus qu'il était un mari fidèle. Tout en se lavant les mains, il répliqua, exaspéré :

— Je ne t'en veux pas de tes propos stupides : je sais que tu es nerveuse, fatiguée, comme tous les soirs de première. Mais ne me parle plus de cette femme !

— Parbleu ! Mon devoir est d'être aveugle, sourde et

Abonnements : France : un an 400 fr. — Six mois 200 fr.
Étranger : un an 650 fr. — Six mois 325 fr.
Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e)

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

muette, comme il convient à toutes les femmes trompées !
— Assez ! cria Nicolas, en jetant sa serviette à la volée sur la coiffeuse devant laquelle Philippa s'était assise pour quitter ses bijoux.

Suffoquée par la brutalité imprévue d'un tel geste, offensée dans sa dignité d'épouse et de vedette adulée, Philippa, sans réfléchir, saisit une brosse d'argent et la jeta à la volée dans la direction de son mari, qui la reçut en plein front. La violence du choc blessa Nicolas. En voyant le sang couler sur le visage de son mari, Philippa oublia ses griefs et s'élança, éperdue de honte :

— Nickie ! Nickie ! Pardonne-moi !...

Mais il l'écarta d'un geste agacé, et dit brièvement :
— Laisse-moi sortir... J'ai besoin d'air, de mouvement...

— Tu vas la rejoindre ! cria Philippa, affolée.

Pour toute réponse, il haussa les épaules, revêtit son imperméable beige, se coiffa d'un feutre marron et sortit pour calmer ses nerfs.

Un quart d'heure plus tard, en l'absence du concierge de l'immeuble, un homme vêtu d'un imperméable beige et coiffé d'un feutre marron frappait à la porte d'Elizabeth Russman.

La violoniste l'accueillit sans enthousiasme. Une discussion assez vive et rapide s'engagea entre eux. Puis l'homme, à bout de nerfs, étrangua Elizabeth. Pour maquiller son meurtre en accident, il jeta dans l'âtre le contenu d'un flacon de benzine. Et tandis que l'incendie commençait à se propager, il prit dans la valise d'Elizabeth un paquet de papiers divers, qu'il fourra dans sa poche, avant de disparaître. Son front saignait, car Elizabeth s'était débattue.

Quand il descendit l'escalier, il eut le soin de remonter le col de son pardessus, de baisser son chapeau sur ses yeux, et de se cacher le visage avec son mouchoir, comme quel qu'un qui serait blessé.

Le concierge revenait, et remarqua cet inconnu pressé. D'où venait-il ? Une forte odeur de brûlé attira son attention vers les étages supérieurs. Il vit de la fumée sortir sous la porte de miss Russman, découvrit le corps inanimé de la jeune femme, et se précipita pour alerter les pompiers et la police.

Les enquêteurs eurent tôt fait de remarquer que la victime avait été étranglée. Près d'elle, ils relevèrent un stylochrome d'argent ; celui qu'elle avait oublié de rendre à Talbot, et qui était tombé de sa poche, quand elle s'était écroulée.

Scotland Yard téléphona le signalement de l'inconnu à tous les postes de police, et aux hôpitaux londoniens, puisque le concierge disait que cet homme semblait cacher une blessure du côté gauche et son visage.

Nicolas s'était d'abord rendu chez un pharmacien qui, après avoir examiné la plaie, conclut :

— Je puis la désinfecter. Mais vous devriez aller à l'hôpital voisin faire poser quelques agrafes. Sinon, vous aurez une cicatrice, car la coupure est profonde. Comment cela est-il arrivé ?

— Une chute dans un escalier de pierre... mentit Nicolas, en prenant congé.

Il se rendit à l'hôpital voisin, où un jeune interne lui donna les soins nécessaires. Il venait de poser une compresse maintenue par un croissillon de sparadrap, quand son infirmière appela l'interne au téléphone.

Il reçut l'ordre de Scotland Yard :

— Si vous recevez la visite d'un homme en imperméable beige, chapeau marron, blessé du côté gauche du visage arrangez-vous pour le retenir jusqu'à notre arrivée, dans quelques minutes...

— J'ai cela chez moi, en effet !

L'interne revint près de Nicolas.

— Ce n'est rien, et la trace en sera imperceptible. Comment est-ce arrivé ?

— Un léger accident de voiture. Mon taxi a heurté un camion ; la vitre a été brisée. Un éclat m'a coupé au front. Je vous remercie et vais rentrer...

— Un moment ! Ce petit pansement n'est pas très esthétique...

Il fit mine de fligner son travail, et bavarda cordialement avec Nicolas, jusqu'au moment où deux hommes arrivèrent, rébarbatifs, et infligèrent à Talbot un interrogatoire en règle sur l'origine de sa blessure, s'étonnant que la police n'ait pas été avertie de cet « accident ».

— Mais, en fin de compte, vous venez en venir ? dit Talbot.

— Mr Talbot, une jeune violoniste de Covent Garden, miss Elizabeth Russman, vient d'être assassinée par un homme dont le signalement correspond au vôtre... Il était, comme vous, blessé au visage...

— Mais vous n'allez pas me soupçonner ! C'est insensé ! Je n'ai pas tué miss Elizabeth Russman ! Je vais vous dire la vérité sur cette blessure... Au cours d'une discussion, ma femme m'a jeté au visage une brosse d'argent. Si vous êtes marié, monsieur l'Inspecteur, vous devez comprendre que ce sont là des choses que l'amour-propre d'un homme n'aime pas avouer...

— C'est bien. Nous vérifierons. Mais, en attendant, nous sommes obligés de vous emmener...

CHAPITRE II

Et l'enquête commença, accablante pour Talbot. Le concierge, invité à désigner le coupable présumé parmi huit hommes également vêtus et portant le même léger pansement, désigna Nicolas, après une courte hésitation.

Philippa, interrogée sur la scène violente de la veille, et croyant Nicolas réfugié chez miss Russman, nia qu'il eût éclaté entre eux la moindre discussion.

Plus tard, quand elle apprit que son mari était soupçonné du meurtre de la violoniste, et sa blessure attribuée à la défense désespérée de la victime, elle vint affirmer, sous la foi du serment, qu'elle avait menti par honte et par fausse diplomatie. Mais ce revirement fut très mal jugé par les instructeurs de l'enquête. Évidemment, Mrs. Shelley voulait sauver son mari de la potence.

Elle se reprochait d'avoir, par sa sottise jalouse, déclenché ce drame absurde. Nicolas la voyant sangloter, lors de sa première visite dans sa cellule, déclara :

— Je puis bien te dire qu'm'avait appelé au téléphone : c'était Michael White, l'impresario qui avait entendu la retransmission radiophonique de la représentation et m'offrait un contrat pour te faire créer *La Mariquita* dans plusieurs villes des États-Unis. Je voulais l'en faire la surprise, mais la conversation avait pris un tour tel que, pour te punir, je n'ai rien voulu te dire de ce projet...

— Et je doutais de toi ! sanglota l'épouse repentante. Convaincue de l'innocence de Nicolas, Philippa se consacra inlassablement à la recherche du vrai criminel.

— Puisque tu as été lié à miss Russman, tu dois connaître des détails sur ses habitudes, sa famille ?



— Elizabeth avait perdu son père de bonne heure. Sa mère était Hollandaise et vivait dans son pays. C'est tout ce que je sais, dit Nicolas.

Mrs. Shelley s'en alla en Hollande voir une femme vieillissante et hypocondriaque, qui la reçut fort mal :
— Je ne sais rien de ma fille, qui a toujours mené une existence fantaisiste que je réprouve. D'ailleurs, j'ai déjà dit la même chose à la police.

Les musiciens du Covent Garden ne connaissent guère leur compagne, secrète, renfermée, peu attirante. L'une d'elles, pourtant, déclara :

— Je sais qu'elle eut un enfant, il y a trois ans. Mais il n'a pas vécu longtemps.

— Mais son mari ?...

— Elle en était séparée, et n'en parlait jamais...

La cantatrice alla ensuite questionner une blanchisseuse, voisine de miss Rusman, qui lui dit :

— Elle vivait seule, et n'était guèreillante. Pourtant, de loin en loin, un homme venait la voir.

En somme, ces femmes ne faisaient que répéter ce qu'elles avaient déjà dit à la police, et Philippa avait l'impression de ne pas faire avancer la vérité d'un pas.

A Scotland Yard, le directeur des recherches judiciaires permit à Philippa de chercher quelque indice dans les affaires personnelles saisies chez la victime.

La cantatrice remarqua une partition manuscrite, sans titre ni aucune indication. C'était un air simple et bien rythmé. Elle obtint la permission, non de l'emporter, mais de le copier.

La date tant redoutée du procès vint enfin. Philippa écoutait l'implacable réquisitoire du procureur, gros homme débordant de graisse et d'assurance, qui s'appliquait à démontrer la culpabilité de l'accusé :

— Talbot affirme qu'il n'est pas allé chez miss Rusman le soir du crime. Pourtant, il est précisément sorti à l'heure du crime... « Pour apaiser ma nervosité par la marche ! » dit-il. Mais le concierge l'a reconnu parmi huit hommes soumis à son examen. Et il a fait penser cette blessure au front à l'heure où il était logique que l'assassin prit la même précaution...

Talbot se défendait de son mieux.

— Vous invoquez le témoignage tardif de votre femme. Mais n'oubliez pas qu'au début de l'enquête elle avait nié cette discussion conjugale... Enfin, il y a ce porte-mine d'argent trouvé près de la victime, et tombé sûrement de votre poche au cours de la lutte...

— Elizabeth Rusman avait oublié de me le rendre, après avoir noté son adresse sur mon programme...

— Cela vous offrait un prétexte pour aller la revoir.

— Ce n'était pas mon intention, je le jure !

— Telle n'est pas mon opinion, Talbot, et je vais vous dire pourquoi... Vous avez remarqué cette phrase, écrite sur le programme au-dessous de l'adresse de miss Rusman ? *Hélas ! l'amour d'une femme...*

— Oui, sourit Talbot. C'était le rappel d'une phrase que nous avions adoptée pour couper court à nos petites querelles, jadis. Il s'agit de deux vers de lord Byron : *Hélas ! l'amour d'une femme est chose à la fois délicate et redoutable...*

— Bien. Mais vous en connaissez sans doute la suite ?

— Je ne me la rappelle pas... avoua Talbot, sincère.

— Moi, je vais vous la citer : *Il passe (il, c'est l'amour), et la vengeance alors bondit comme un tigre...* Cette phrase a dû vous produire l'effet d'une menace non formulée, mais certaine.

— Elizabeth Rusman n'avait aucune raison de se venger au bout de cinq ans ! Elle m'avait aimé et savait que je n'avais jamais été au diapason de cet amour...

— Je vais vous poser une question qui va nous éclairer tous. Quel métier exercez-vous, dans la vie ?

— Je suis impresario ; je gère les intérêts artistiques et matériels de ma femme, la cantatrice Philippa Shelley.

— Oui. Mais quelle est votre fortune personnelle ?

— Un millier de livres environ, et quelques centaines d'actions de sociétés minières.

— En somme, votre avoir n'est pas considérable. Que faisiez-vous avant de rencontrer Mrs. Shelley ?

— J'ai fait plusieurs métiers : agent d'assurances, représentant de commerce...

— Oui... Les métiers habituels de ceux qui n'en ont pas... Croyez-vous que votre femme vous aurait épousé si elle avait connu votre liaison avec Elizabeth Rusman ?

Nicolas jeta un rapide regard vers sa femme. Philippa sourit à son époux. Le président du tribunal observa :

— Vous pouvez ne pas répondre à cette question...

— Je préfère y répondre, Votre Honneur. Oui, je crois que ma femme m'aurait épousé quand même.

— Moi, je crois plutôt que vous avez eu peur de la vengeance de miss Rusman. Le retour inopiné, dans votre vie, de cette ancienne maîtresse vous a effrayé. Vous avez redouté les reproches et la jalousie de Mrs. Shelley, qui pouvait peut-être entraîner une séparation. C'était pour vous la ruine...

— Je ne veux pas être considéré comme un mari qui vit des revenus de sa femme ! protesta Nicolas. Je me contente du pourcentage normal d'un impresario. La publicité et les contrats que j'ai obtenus pour elle ont contribué en partie à donner à son talent l'éclat qu'il méritait lorsqu'il était encore inconnu...

L'avocat de Nicolas essaya de démontrer que son client était un homme honnête, de conduite irréprochable, incapable de commettre un crime. Il était victime de coïncidences tragiques, rien de plus. Mais le procureur ne lâchait pas sa proie :

— Cet homme n'en était pas moins capable de gestes violents envers sa propre femme, puisque Mrs. Shelley aurait riposté à sa brutalité par un geste non moins brutal... A plus forte raison pouvait-il malmenier une femme dont il avait à redouter l'intrusion dans sa vie si bien organisée !

Les débats avaient été plus longs qu'on n'avait prévu, et l'arrêt de la cour, ne pouvant être rendu ce vendredi soir, se trouva reporté au lundi suivant.

Jamais Philippa ne s'était sentie si triste, si anxieuse

Talbot présenta Elizabeth à sa femme.



L'inconnu semblait masquer une blessure.

ses amis, sifflait cet air, et le continuait très exactement, après qu'elle se fût interrompue.

— Leslie... Tu connais cet air ? balbutia-t-elle.

— Mais oui, dit le garçonnet, en achevant la mélodie.

— Où as-tu pu l'entendre ? Il est inédit ! Je l'ai copié sur un manuscrit.

— C'est une chanson que chante souvent mon ami, Ronnie Besser. Il l'a apprise à l'école.

Philippa se fit conduire par Leslie chez les Besser. Ronnie reconnu en effet la chanson et précisa :

— Je l'ai apprise à l'école de Penmay, près d'Édimbourg, où je suis interne.

— Mais... qui l'a écrite ?

— Un professeur, Mrs. Fleming, la femme de notre directeur. Elle a quitté l'école l'an dernier...

Philippa notait fiévreusement tous les détails que lui donnait l'enfant. Elle le remercia et calcula qu'elle avait le temps de se rendre en Écosse et de s'y renseigner utilement avant l'audience redoutable du lundi.

CHAPITRE III

Arrivée en fin de matinée le dimanche à Édimbourg par l'express, elle se fit conduire à Penmay en taxi.

L'école de Penmay avait l'aspect à la fois digne et affable des établissements scolaires britanniques. De vastes pelouses précédaient le bâtiment de pierre grise.

De son bureau, le directeur, Mr. Fleming, avait vu entrer une femme élégante chez le portier.

Mr. Fleming était l'homme qui avait étranglé miss Rusman, et pris soin d'empocher certains papiers d'identité trop compromettants, certaines lettres capables d'aiguiller les recherches de la police.

Quand Philippa Shelley traversa la cour d'honneur, en compagnie de la concierge, il eut un haut-le-corps : cette femme, il la reconnaissait !

Fébrile, il s'empara du journal qu'il avait jeté sur sa table : le portrait de la cantatrice, « femme de l'accusé Talbot », s'y étalait, au milieu du reportage judiciaire de l'audience du vendredi...

Quel hasard, ou plutôt quel soupçon amenait ici la femme de Talbot, à la veille même de la condamnation trop certaine de l'accusé ?

Fleming en demeurait atterré. Il s'était cru tellement sûr de l'impunité !

— Mrs. Newcomb, de Londres, demande à voir M. le Directeur, annonça la servante.

— Quelle entre ! Ah ! j'y songe... Ce soir, ne vous dérangez pas pour moi. Je dîne en ville.

La servante se retira, et Philippa entra, souriante. — Je viens, monsieur le Directeur, pour jurer du confort de cette école avant d'y inscrire mon fils...

— Je suis à votre disposition pour vous faire visiter l'établissement, madame... Madame... ?

— ... Newcomb ! sourit Philippa, malgré son émotion en face de cet homme glacial, au regard clair et fixe.

— Veuillez prendre la peine de me suivre. Je vais vous faire visiter les dortoirs, les salles de classe.

Elle sentait peser sur elle l'insistance de ce regard inhumain. Pourtant, en bonne comédienne, elle joua son rôle de visiteuse. Dans le vestibule, elle avait remarqué des groupes photographiques et les examina :

— J'essaie de retrouver l'ami de mon fils, le petit Ronnie Besser.

— Vous le trouvez sur cette photo, précisa Fleming.

— En effet, le voici ! dit la jeune femme.

Fleming vit qu'elle connaissait vraiment le petit Besser. Mais elle cherchait, parmi les professeurs photographiés avec leurs élèves, l'image d'Elizabeth.

— Tiens ! Il manque ici un groupe ! remarqua Mrs. Shelley, en désignant, sur le mur, la trace plus foncée d'une photographie prudemment ôtée.



↑
L'assassin empocha les papiers compromettants.

qu'en cette soirée de solitude. Les faces des jurés demeuraient impenétrables.

Philippa résolut de passer en partie ce week-end chez les Newcomb, pour apaiser ses nerfs. Pensive, elle s'était installée au piano, et jouait machinalement l'air copié sur les papiers d'Elizabeth Rusman, quand elle s'arrêta, stupéfaite. Leslie, le fils de

Elle se reprochait d'avoir, par sa sottise jalouse, déclenché ce drame.

— Oui. Le cliché n'était pa : bon. Ce groupe déparait l'ensemble... Voulez-vous visiter la chapelle ?

— Très volontiers ! acquiesça vivement la cantatrice.

Elle contempla les vitraux multicolores, le bel autel.

— Puis-je essayer l'harmonium ? demanda-t-elle.

— Si vous voulez, consentit Fleming, surpris.

La jeune femme s'installa devant l'instrument et en fit jaillir les premières mesures de la chanson écrite par Elizabeth Rusman. Derrière elle, Fleming avait blêmi. Philippa l'observait dans le miroir qui servait de rétroviseur au maître de chapelle pour diriger la chorale rangée autour de lui à l'heure des services. Elle vit se crispier les traits du directeur, en une expression de colère voisine de la folie. Pourtant, elle continua.

Alors, lentement, Fleming monta les marches qui conduisaient à l'harmonium. Ses mains frémissantes s'élevaient déjà pour saisir le cou de cette intruse qui savait trop de choses. Mais au moment où Philippa, terrifiée, allait se retourner pour faire front à son agresseur, un pas retentit dans la chapelle.

Le portier, surpris d'entendre jouer l'air jadis familier, était venu voir ce qui se passait, sous couleur d'apporter des fleurs fraîches sur l'autel.

Il venait de sauver la vie à Mrs. Shelley, qui se ressaisit très vite et prit congé de cet hôte inquiétant.

Sitôt dehors, elle murmura au chauffeur de son taxi :

— Vous savez certainement où habite le photographe attiré de cette école ?

— Je vais vous conduire à son magasin.

Le photographe, un vieil homme barbichu et grincheux, ouvrit à regret la porte de sa boutique :

— Je ne devrais pas vous recevoir aujourd'hui, madame, car c'est le jour du Seigneur...

— Je désirerais tant avoir le groupe scolaire d'il y a... deux ans ! insistait Philippa, gracieuse. Je repars pour Londres ce soir, et j'ai promis à la maman d'un élève de lui rapporter cette photographie.

— Tous mes regrets, madame. Mais je ne puis travailler ni vendre un dimanche ! Revenez demain. Le magasin ouvre à neuf heures.

Demain ! ce serait lundi... Mais il fallait apporter cette preuve au tribunal : le portrait d'Elizabeth auprès de son mari... de son assassin ! En prenant le train de dix heures à Edimbourg, peut-être pourrait-elle arriver avant le verdict ?

A peine Mrs. Shelley avait-elle quitté le magasin que le photographe reçut un coup de téléphone de Fleming, qui lui disait :

— Vous avez reçu la visite d'une jeune femme qui voulait avoir le groupe scolaire d'il y a deux ans ?

— En effet, monsieur le Directeur.

— Mais... soutez-vous, le cliché était trop gris. Je ne tiens pas à ce qu'il circule.

— Moi non plus, monsieur le Directeur ! J'ai mon amour-propre professionnel. Demain, quand cette dame reviendra, je lui dirai que je n'en ai pas.

— Parfait ! approuva Fleming, soulagé.

Au matin, Philippa se précipita chez le photographe. Mais il était neuf heures moins deux, et l'acariâtre vieillard se fit un malin plaisir de faire attendre sa cliente jusqu'à ce que fussent sonnés les neuf coups. Après quoi, il dit :

— Il était inutile de revenir, madame. Car je me souviens qu'il ne me reste aucune épreuve de ce cliché, qui était mauvais et que j'ai détruit.

— Mais si ! Il t'en reste un seul exemplaire, que voici ! déclara sa femme, vieille dame candide, aussi aimable que son époux l'était peu.

— Combien vous dois-je ? demanda Philippa.

— Oh ! rien du tout ! Une épreuve manquée !

— Ce sera une demi-couronne ! décréta le mari.

Philippa paya et partit, le cœur bondissant de joie : elle avait reconnu, au milieu du groupe, le visage d'Elizabeth. Elle était si heureuse qu'elle ne vit pas, stationnée derrière son taxi, une voiture au fond de laquelle Fleming la guettait.

A Edimbourg, elle essaya en vain de téléphoner à Londres. Toutes les cabines de la gare étaient occupées.

Elle monta dans le train, choisit sa place. Fleming monta à son tour et repéra bientôt la voyageuse, seule dans son compartiment avec un quidam.

A York, elle descendit pendant l'arrêt pour tenter de téléphoner, sans plus de succès qu'à Edimbourg. Quand elle regagna son compartiment, un troisième voyageur l'occupait, masqué par un journal déployé.



Le procureur démontrait l'évidence de sa culpabilité.

Le voyageur d'Édimbourg sortit dans le couloir. Alors, le lecteur du journal, qui faisait face à Philippa, abaissa la feuille et planta son regard incolore dans les yeux bruns de la cantatrice. Mrs. Shelley sentit son cœur étreint d'angoisse en reconnaissant Fleming.

— Bonjour, Mrs. Talbot... martela-t-il durement.

Elle comprit que la partie allait s'engager, terrible, entre elle et cet homme certainement résolu à défendre sa quiétude. Elle demanda :

— Comment avez-vous appris ma véritable identité ?

— Les journaux ont publié l'image de Mrs. Talbot, la grande cantatrice Philippa Shelley. Et... je lis les journaux ! Maintenant, dites-moi où se trouve la photographie que vous êtes allée acheter ce matin ?

— Je l'ai expédiée immédiatement à Scotland Yard mentit Philippa.

D'un geste brusque, Fleming s'empara de la valise posée au-dessus de la voyageuse, l'ouvrit, trouva le groupe et le déchira en menus morceaux, qu'il éprouilla par la portière, avant que Mrs. Shelley ait eu le temps de faire un geste.

Le voyageur venait de reprendre sa place, au grand soulagement de Mrs. Shelley. Il se pencha vers la jeune femme et dit très haut :

— Le premier service sera sommé dans une demi-heure.

— Merci, monsieur, sourit Philippa.

— Excusez-moi... Vous m'avez dit quelque chose ? s'enquit l'obligeant voyageur. Je suis très sourd, et n'ai pas entendu...

— De quel côté est le wagon-restaurant ? cria Fleming.

— S'il vous plaît ? demanda le sourd.

Fleming répéta plus fort encore sa question sans plus de succès :

— Oui, il y a deux services ! répondit l'homme.

Décidément, on pouvait bavarder à l'aise auprès de ce compagnon !

— Je suis curieux de savoir comment vous avez eu



Le portier, en entrant, avait sauvé la vie de Philippa.

l'idée de venir me relancer à Penmay, dit Fleming.
— A cause de la petite chanson hollandaise composée par le professeur de musique de cette école, mariée au directeur... Scotland Yard l'avait trouvée dans les papiers de votre femme... Pourquoi avez-vous tué Elizabeth ?

Une expression de souffrance poignante passa sur le visage de Fleming :

— Quand j'ai épousé Elizabeth, elle n'était pas encore consolée d'avoir été quittée par Nicolas Talbot. Elle ne m'a jamais aimé, et moi je l'adorais. A la mort de notre enfant, elle ne voulait plus vivre avec moi. Elle voulait retourner à Londres, et divorcer. Comme elle ne pouvait invoquer aucun motif contre moi, je me suis opposé à cette séparation. J'aime mon métier d'éducateur, je redoutais le scandale... Elizabeth prétendait m'accuser de cruauté ! De cruauté... moi qui l'avais choyée pour lui faire oublier son abandon ! J'admettais qu'elle me quittât, si tel était son désir. Mais pouvais-je lui permettre de détruire ma carrière ?... Je suis venu à Londres, avec l'espoir de la rendre raisonnable. Je ne songeais pas à la tuer.

— Vous êtes donc allé chez elle...

— Oui. Mais tout de suite, je l'ai sentie butée, hostile. Elle me lança au visage, comme un défi, qu'elle avait revu Nicolas.

Elle se moquait de mes supplications. Elle savait que je suis très violent, que c'est mon pire défaut. Pourquoi s'ingéniait-elle à m'exaspérer ainsi ? A la fin, je me sentais devenir fou de rage, de chagrin. J'ai voulu la faire taire. Mes mains ont serré sa gorge, serré... Jusqu'au moment où, après m'avoir griffé au front, elle tomba. Je l'avais tuée ! Je ne savais plus que faire pour masquer mon crime et fuir ce scandale plus affreux que celui dont j'avais redouté les effets pour mon avenir... Voilà. C'est tout.

— Et vous avez laissé arrêter un innocent à votre place ?

— Ah ! celui-là !... C'est lui la cause de tout ! Qu'il mourir ! Je le verrai mourir avec joie ! gronda Fleming.

Le sourd venait de quitter le compartiment, pour aller déjeuner. Sydney Fleming se leva pour abaisser les rideaux sur les vitres du couloir et les fenêtres extérieures. Philippa frissonna, car le regard du criminel étincelait de haine. Fleming s'avancait vers elle, les mains tendues et tremblantes. Elle comprit qu'après avoir reçu de lui pareille confession elle n'avait plus le droit de vivre... Elle voulait attendre le signal d'alarme. Les mains de Fleming — ces mains qui, déjà, avaient tué — s'abattirent sur elle cherchant sa gorge.

Mrs. Shelley s'accrocha à la barre du porte-bagages et se débattit de son mieux. Mais Fleming serrait. L'une de ses mains lâcha sa victime, pour ouvrir la portière. Il entraîna la jeune femme et voulait la jeter sur la voie. Philippa luttait, désespérée, consciente de défendre la vie de Nicolas autant que la sienne. Mais ses forces faiblissaient.

Soudain, le sourd ouvrit la porte du compartiment. Fleming, de surprise, lâcha Philippa. L'homme, indigné, bondit sur l'assassin. Mais Fleming, se sentant perdu se lança dans le vide. Et Philippa s'évanouit.

... En arrivant à Londres, elle courut à Scotland Yard :

— Monsieur le Directeur, je ne sais où en est le procès de mon mari... Mais, bien que je ne puisse vous en donner la preuve, j'ai trouvé le vrai criminel !

— Ah ! Mrs. Shelley, je suis heureux de vous revoir ! sourit le directeur. Je viens justement de recevoir des nouvelles qui vous intéresseront...

Un homme entra, et Philippa reconnut le voyageur sourd :

— Par lui, déjà, nous savons tout. Il vient de nous remettre le rapport de la mission qui lui avait été confiée : il a noté la confession de Sydney Fleming... car notre inspecteur n'était pas vraiment sourd ! Il était chargé de veiller sur vous, au cours de ce voyage...

Philippa eut un rire joyeux. Nicolas Talbot retrouva, quelques instants plus tard, son épouse qui jamais n'avait douté de lui, et qui avait si bravement exposé sa vie pour sauver celle de son mari.

FIN



— Comment m'avez-vous retrouvé ?

Vous pourrez lire dans le n° 171 du

FILM COMPLET
16 PAGES 8 FRANCS



EN VENTE PARTOUT - 16 pages : 8 frs

HOROSCOPES



Pour recevoir discrètement votre HOROSCOPE d'essai, écrivez nom, prénoms (si madame donnez nom de madame), date de naissance, adresse en joignant 50 fr. et une enveloppe timbrée à

DJEMARO
Serv. D. X, 34, av. A.-France, Colombes (Seine).

TOUS EMPLOIS LUCRATIFS

Mécaniciens
Gorogistes
Electriciens
Vendeurs

COURS TECHNIQUES

AUTO (avec correspondance)
S'OUVERTURE (à l'usage)
Remise gratuite s. demande



VOUS POUVEZ ENCORE GRANDIR

à tout âge, allonger buste, jambes, de 3 à 12 cm et plus, avec système américain de croissance - FOUSSE VITALE - Références Enthousiastes. Envoi immédiat contre 700 fr. - Notice gratuite. Discret contre 2 timbres. UNIVERSEL 61 60
13, R. A. Durand-Cloze, PARIS 14

ARIANE voit juste, (3 à 6 h.).
79, bd Montparnasse.
Horoscope-Guide : date naiss., 100 fr.

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe.



(Photo L. P. C.)

C'est merveilleux, ce que les lecteurs peuvent être courageux ! Au beau milieu des vacances, alors qu'on les imagine mollement allongés sur le sable fin d'une plage, ou escaladant quelque pic montagneux, ils trouvent le moyen de nous écrire avec une inépuisable constance et une gentillesse de plus en plus grande. Je suis vraiment touché de constater que les plaisirs de l'été ne leur ont pas fait oublier leur vieux cameraman.

Bonnes vacances à tous, mes chers amis ! J'espère que le beau temps favorisera vos loisirs, et que vous pourrez faire des provisions de santé et de joie. A mon avis, la joie est une qualité essentielle. Je n'aime pas les jours tristes, nerveux ou moroses, et qui, sans raison aucune, ont toujours l'air accablé par un fardeau trop lourd. Bien plus estimables sont ceux dont la bonne humeur ne faiblit jamais, et qui savent tout prendre avec le sourire. Je crois du reste que vous êtes tous, dans ce cas, amis du courrier, car vos lettres respirent l'optimisme.

Lorsqu'à la rentrée vous regarderez vos maisons, vos bureaux ou vos écoles, nous espérons vous faire de bonnes surprises. Je garde un espoir d'obtenir un peu plus de place pour notre rubrique « Côté Cœur », comme tant d'entre vous nous l'ont demandé et nous le demandons encore. De toute façon, si je n'y parviens pas, nous tâcherons de trouver une formule qui puisse vous satisfaire et augmenter le nombre des lettres et des réponses du C. A.

Je m'excuse auprès de tous ceux qui n'ont pas encore vu leurs lettres publiées dans notre journal, mais la correspondance est si nombreuse que je ne sais plus où donner de la tête. Heureusement qu'elle est encore assez bien vissée sur mes épaules, sinon je la perdrais certainement !

A la semaine prochaine la reprise de nos referendums et des questions sérieuses. En attendant, amusez-vous bien ; et que la joie des vacances ne vous fasse pas oublier le cinéma, ni les problèmes sentimentaux qui vous intéressent. Car rappelez-vous que c'est en mêlant ces deux questions que nous sommes parvenus à faire l'originalité de cette rubrique et que nous maintiendrons son succès !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

M^{me} MEUNIER, A PARIS (XI^e). — « Pourriez-vous me renseigner en me disant si Raymond Rouleau jouait dans l'Assassinat du Père Noël ? »

Réponse. — Oui, chère madame, Raymond Rouleau jouait bien dans ce film et y interprétait le rôle principal. A votre service pour tout autre renseignement.

MIREILLE ASTIER ET JEAN CHAUSSE, A VIENNE. — « J'ai dix-sept ans, je suis siéno-dactyle. J'adore Joseph Cotten à en perdre la raison, aussi mon fiancé, Jean Chopuis, qui ressemble à Alan Ladd, se rend compte qu'il a boisé dans mon amour, c'est triste, mais c'est de Joseph que je suis amoureuse. Je voudrais faire du cinéma pour tourner avec lui, mais c'est impossible. Ci-joint une photo pour étude physiognomique, etc. »

Réponse. — L'étude de votre photo dénote une nature sensible, mais exaltée. Mêlez-vous des rêves chimériques et des enthousiasmes qui peuvent vous mener loin. Vous avez une certaine violence de caractère sous une apparence douceur. Vous êtes certainement très franche, mais pas très ordonnée et je ne crois voir en lui une nature quelque peu versatile, qui peut vous faire aller d'un emballement chaleureux à une froideur subite sans même que vous compreniez pourquoi.

Joseph Cotten habite l'Amérique. Oui, bien sûr, vous pouvez lui écrire et nous transmettrons votre lettre à l'adresse et je vous conseille pas. Car pour une jeune fille qui se dit fiancée, il est ridicule, et même un peu indécent, de dire que l'amour pour ce fiancé diminue à cause de la passion qu'on éprouve pour un acteur de cinéma. Faites un effort, voyons ; oubliez cette lettre inaccoutumée et rendez-vous à celui qui a confiance en vous. Ou alors, rompez vos fiançailles, ce sera plus honnête. Ne m'en veuillez pas si je suis un peu dur avec vous, mais ne le méritez-vous pas ?

GUERDA DE N... — « Malgré que je sois une fille (sic), je suis très passionnée pour les acteurs de cinéma. Je suis déçolée de ne pas connaître de tête les noms de tous les acteurs. Mac Donald, qui sont mes acteurs préférés. Est-ce vrai que Jeannette est vieille ? Quel âge a-t-elle ? Pourquoi ne joue-t-elle plus ? D'autre part, je vous dirai mon avis sur le plus beau couple de cinéma : c'est Rita Hayworth et Glenn Ford, dans Gilda. Je voudrais leur écrire et obtenir des photos, etc., etc. »

Réponse. — Est-il anormal d'être « une fille », chère petite Guerd, pour aimer les artistes de cinéma ? Vous êtes un peu dure pour Jeannette Mac Donald en la traitant de « vieille ». Cette belle actrice, qui avait une voix charmante, n'est en effet plus toute jeune. Elle a tourné dans de nombreux films. Le premier qui la fit connaître en France fut *Parade d'amour*, avec Maurice Chevalier, il y a de cela plus de seize ans. J'ai eu l'occasion d'approcher Jeannette Mac Donald lors d'un voyage qu'elle fit en France, et je puis vous garantir qu'elle était aussi simple que belle. Pour écrire à Glenn Ford et demander une photo, envoyez-nous votre lettre sous double enveloppe et nous transmettrons. Quant à Rita Hayworth, vous ne devez pas ignorer qu'elle est retirée des meilleurs cinématographiques depuis qu'elle a épousé le prince Ali Khan. Lui écrire me semble difficile.

MARIE-FRANCE, GIRONDE. — Cette aimable lectrice, désirant commander des Films Complètes, nous demande la façon de procéder et désire une réponse dans cette rubrique. C'est bien facile.

Réponse. — Vous pouvez, chère madame, commander les films que vous voulez en nous faisant connaître les titres (ou le numéro des fascicules) désirés, et en joignant à votre commande un mandat-poste correspondant.

Voici les prix : Film Complet à 125 ; 4 francs franco le numéro, sauf le n° 2, qui est à 8 francs. N°s 126 à 141 : 5 francs franco. N°s 142 et suivants : 2 francs. Deux Films Complètes : n° 1 à 17 : 8 francs franco ; 18 et suivants : 10 francs. Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales où le pseudonyme du correspondant.)

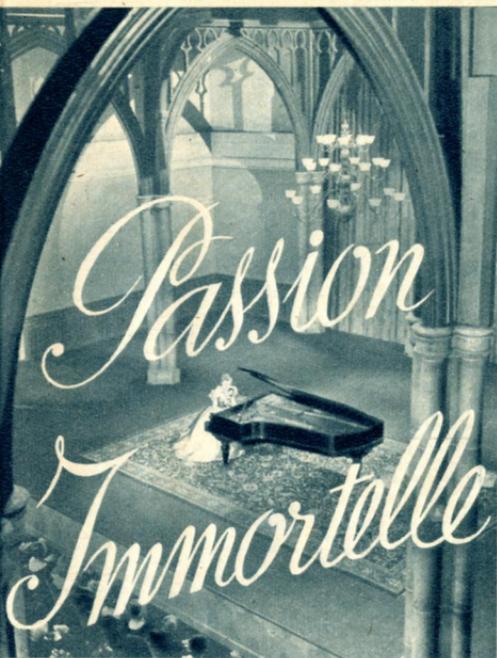
Réponses aux lettres :

AH ! CES FILLES. — C'est un lecteur du « sexe fort » qui a choisi ce curieux pseudonyme, en raison d'une rancœur qu'il exprime en ces termes : « Vous avez beaucoup de courage pour répondre parfois à certaines filles vraiment folles. Ma sœur fait partie de cette catégorie. J'occupe avec elle une chambre d'étude. Dans cette place, qui est commune, elle flaque des photos de Guétary (en blanc, noir, vert, pampadour) partout. Elle en a même collé une devant ma table de travail et, comme elle se sert de colle forte, je ne puis la décoller sans risquer d'arracher le papier du mur. Elle en est piquée, c'est son droit, mais qu'elle respecte mes opinions. Vous croyez que je serais impardonnable et pas gentil si je calais sur la « belle frimousse de chérubin », comme dit ma tendre sœur, une photo de... Gisèle Pascal que j'aime beaucoup ? J'aime bien ma sœur, mais elle m'énervé... » etc...

Réponse. — Le conflit diplomatique que vous me soumettez ne semble pas très grave, cher correspondant. Laissez votre sœur à ses idoles, c'est son droit le plus strict. Je ne pense pas que la photo de Guétary vous empêche de travailler ! Et, à la rentrée, collez une belle photo de Gisèle Pascal sur le mur, s'il reste de la place. Je suis sûr que les deux vedettes feront bon ménage, et, de ce fait, votre sœur et vous également.

MARCEL L... AYWAILLE (BELGIQUE). — « Dans votre rubrique sympathique, j'aime la franche camaraderie qui unit le Cameraman amoureux à ses lecteurs. J'aimerais faire partie de votre « famille ». J'ai dix-sept ans et demi et suis encore petit (1 m.63) ; un gamin, n'est-ce pas ? Pourriez-vous me communiquer les adresses personnelles des vedettes que je vous demanderai plus tard ? Je suis Belge et j'espère que notre échange de correspondance n'en sera pas moins amical, etc., etc. »

Réponse. — Soyez le bienvenu dans notre courrier, petit ami belge, c'est avec le plus grand plaisir que je vous répondrai toujours. Malheureusement pour vous, nous avons pour principe absolu de ne donner aucune adresse personnelle d'artiste. Ecrivez par notre entremise et sous double enveloppe aux vedettes de votre choix, nous leur transmettrons vos lettres, soyez-en bien sûr. Tino Rossi est marié à Lilla Vetti, dont il vient d'avoir un petit garçon. Il avait déjà une grande fille, qui fait ses débuts au cinéma. Yves Montand est célibataire. Bourvil est marié, sans enfants. Lily Bayat, mariée également.



(Song of Love)

Une production de Clarence BROWN
présentée par METRO-GOLDWYN-MAYER

Scénario : Ivan TORS, Irgard Von CUBE
Allen VINCENT et Robert ARDREY

D'après la pièce de
Bernard SCHUBERT et Mario SILVA

Film raconté par J. METTRA

DISTRIBUTION :

Clara Wieck-Schumann.....	KATHARINE HEPBURN.
Robert Schumann.....	PAUL HENREID.
Johannès Brahms.....	ROBERT WALKER.
Franz Liszt.....	HENRY DANIELL.

La grande salle de l'Opéra de Dresde était emplie jusqu'aux cintres de la plus brillante assistance, en ce 10 mai de l'année 1839.

Dans la loge royale, Sa Majesté Auguste-Frédéric II, la reine Maria, le jeune prince Albert, leur neveu, et, à leur côté, Franz Liszt, le célèbre virtuose et compositeur hongrois, écoutaient, avec des sentiments divers, mais

sous le charme, un concerto pour piano et orchestre, de Liszt lui-même, interprété par Clara Wieck, une toute jeune fille, au visage fin et pur, dont la renommée, en tant que pianiste, s'étendait déjà à toute l'Europe.

— Elle est étonnante, murmurait le roi, se penchant vers Liszt. Comme elle sait comprendre et mettre en valeur les moindres nuances de votre inspiration !

De véritables acclamations, accompagnées de bis mille fois répétés, saluèrent les dernières notes du concerto.

— Joue *Campanella*, dit le père de la jeune fille, qui avait été son maître, et qui se tenait auprès d'elle.

— Je préférerais *Réverie*, fit Clara à mi-voix.

— Non, *Campanella*, entends-tu ?

Souriant, Clara Wieck s'était avancée au bord de la scène. S'inclinant dans la direction de la loge royale, elle prononçait :

— Avec la gracieuse permission de Vos Majestés, je vais vous faire entendre *Réverie*, l'œuvre inédite d'un nouveau compositeur.

Auguste-Frédéric ayant acquiescé d'un geste bienveillant, elle s'était de nouveau assise au piano.

Parmi les auditeurs des premiers rangs, un jeune homme d'environ vingt-neuf ans, à la physionomie mélancolique, aux yeux bleus très profonds, aux lèvres un peu avancées en une moue qui aurait pu paraître dédaigneuse si ne l'eussent corrigée l'ingénuité et la bonté du regard, à la lourde chevelure, et qui n'avait cessé de fixer l'artiste avec une sorte de mystique adoration, s'était soulevé de surprise sur son siège en l'entendant annoncer *Réverie*, puis était retombé, joyeusement ému, à sa place.

— De qui est donc le morceau qu'elle joue ? demandait, à cet instant, le roi à Liszt.

— Elle n'a pas donné le nom du compositeur, Votre Majesté, mais je le connais. Il se nomme Robert Schumann.

La mélodie achevée, après avoir dû reparaitre plusieurs fois sur la scène au milieu d'ovations sans fin, la jeune fille fut entraînée dans les coulisses par son père qui, en proie à la plus vive irritation, déclarait :

— Est-ce à moi ou à vous de composer le programme de vos concerts ? Vous vous êtes couvert de ridicule en vous adressant à Sa Majesté !

Pendant que le professeur Wieck, très entouré par ses élèves, était momentanément séparé de Clara, Robert Schumann la rejoignait.

— Ai-je bien su rendre votre mélodie, Robert ? demanda-t-elle, le visage empreint d'une délicieuse angoisse. Êtes-vous content de moi ?

— Content ? J'ai cru mourir de bonheur quand vous avez commencé, Clara, que je vous aime !

Le professeur Wieck revenait auprès de sa fille et la pressait de partir. Robert Schumann l'aborda :

— Professeur, dit-il, Clara vous a sans doute fait part de notre intention d'unir nos vies. Voulez-vous nous accorder votre consentement ?

— Je vous le refuse, riposta sèchement Wieck. Clara est encore trop jeune pour se marier. Cela entraverait sa carrière. En outre, si elle épousait un musicien comme elle, ils pourraient se nuire mutuellement. Mais, en admettant que je lui laisse commettre pareille imprudence, encore faudrait-il qu'il eût un talent comparable au sien !

— Monsieur Wieck, protesta Schumann, j'ai été votre élève durant plusieurs années. Vous étiez le premier à me promettre, autrefois, un bel avenir. Ensuite, j'ai vécu chez vous et...

— Justement, vous en avez profité pour essayer de séduire ma fille.

— C'est faux. La vérité est que, pour vous, Clara n'est qu'un instrument que vous vous plaisez à dominer. Vous l'exploitez comme on exploite une mine précieuse. Voilà la raison réelle de votre obstination !

Clara, bouleversée, essayait de s'interposer entre les deux hommes.

— Il y a des lois qui obligent à l'obéissance les enfants mineures, et j'en usurai ! lança le professeur, au comble de la rage, se voyant démasqué.

— Il y a des tribunaux pour juger des cas semblables, rétorqua Schumann. Nous y ferons appel !

Debout, en face des membres du tribunal de Leipzig, la toute jeune Clara Wieck déclarait d'une voix forte :
— Je suis fière de pouvoir proclamer en public que j'aime Robert Schumann de toute mon âme.

passionnément et pour l'éternité ! Accordez-nous donc la liberté de vivre ensemble, sous le même ciel, et le droit de reposer, plus tard, côte à côte, sous la même pierre !

— Mademoiselle, répondit le président, en cette Cour où ne retentissent habituellement que des accents de haine, votre appel, contenant tant d'amour, résonne si étrangement que le tribunal se reconnaît presque incapable de rendre un jugement équi-



← Vous vous êtes couverte de ridicule en vous adressant à Sa Majesté, dit Wieck à sa fille.

← Votre père, quelles que puissent être ses erreurs, s'est montré un protecteur vigilant, dit le président du tribunal à Clara.

→ Quelques jours plus tard, un pasteur bénissait l'union de Schumann et de Clara.



table. Votre père, quelles que puissent être ses erreurs, s'est montré pour vous un protecteur vigilant. Il lui répugne de confier votre avenir à un inconnu sans fortune et... sans talent, affirme-t-il. D'autre part, que savons-nous de Robert Schumann, sinon... qu'il vous aime ?

— Je demande la parole, fit une voix dans l'assistance.

— Qui êtes-vous ?

— Franz Liszt.

Très impressionnés, les membres de la Cour laissèrent s'approcher le grand musicien.

— Permettez-moi, dit-il, d'apporter quelques précisions sur la personnalité de Robert Schumann. J'estime que ce jeune homme est un compositeur qu'attend la plus brillante des carrières. Vous ignorez sans doute qu'il a été, le mois dernier, nommé membre honoraire de l'Académie de musique d'Iéna, que lors du récent concert donné par M^{lle} Clara Wieck, à Dresde, elle a joué, de ce compositeur, une mélodie qui a recueilli les suffrages

A la cuisine, Clara donnait un bain à la petite Eugénie.

unanimement de tous les connaisseurs, sans parler de l'enthousiasme de Sa Majesté le roi. Je ne ferai mention de ses qualités morales, appréciées de tous ceux qui l'entourent. Les honorables membres de ce tribunal se montreraient-ils plus royalistes que Sa Majesté Auguste-Frédéric ?

Ce plaidoyer, aussi habile que généreux, devait faire triompher la cause des fiancés. Quelques jours plus tard, un pasteur bénissait leur union et, immédiatement après la cérémonie, Robert emmenait chez lui la nouvelle épouse dont le père, plein de rancune, devait refuser de les revoir pendant plus de quatre ans.

Schumann habitait un étroit logis niché sous les toits d'une vieille demeure. En arrivant devant la porte modeste, Robert tendit à Clara la clef afin qu'elle ouvrît elle-même. Et comme elle s'immobilisait, très émue, il la saisit dans ses bras pour en franchir le seuil et s'en fut la déposer au centre de la pièce, devant le grand piano ouvert.

— C'est si petit, ici, qu'on ne peut s'y perdre, voulut-il plaisanter.

— De cette façon, nous y serons toujours très près l'un de l'autre, répliqua-t-elle. Et c'est si joli !

Elle se dirigeait vers la table, sortait d'un coffret qu'elle avait fait porter là, la veille, un manuscrit.

— Voilà le seul présent de noces que je puisse t'offrir, dit-elle, le tuyoant pour la première fois. C'est mon *Journal*, et toutes les heures de ma vie depuis que je l'ai connu. C'est tout moi ; il est à toi !

— A son tour, il l'entraîna vers le piano, sur le pupitre duquel se trouvait une page de musique ayant pour titre :

Dédicace.

— Voilà un poème dont tu as inspiré la mélodie, fit-il.

Il laissait courir ses doigts sur le clavier et récitait :

*O toi, mon âme, ô toi, mon cœur,
O toi, ma joie et ma douleur,
O toi, l'amour qui me fait vivre,
O toi, ma terre et toi, le ciel dont je suis îre !
Ma douce aimée jusqu'en l'éternité !*

— Que c'est beau ! s'écria-t-elle quand il eut terminé. Elle allait s'asseoir près de lui, sur la banquette, pour reprendre le *lied*, mais l'itérignait brusquement et l'emportait comme un avaré se sauve avec un trésor longtemps convoité...

* *

Schumann était le fils d'un libraire. Devenu orphelin, il avait été élevé par un tuteur très dur. Dès qu'il put lui faire rendre des comptes et entrer en possession de quelques biens qu'avait laissés son père, sa situation s'améliora. Il s'installa dans une maison assez spacieuse pour y loger les sept enfants nés de son mariage avec Clara. Il écrivait des articles de critique musicale, donnait des leçons d'harmonie qui l'aidaient à faire vivre sa famille en attendant qu'il pût publier les nombreuses œuvres qu'il composait.

C'était un intérieur patriarcal où l'amour des deux époux allait croissant avec les années.

Un jeune voyageur, chargé d'une simple valise, sonna, un jour, à la grille du jardin. Bertha, la grosse cuisinière, vint lui ouvrir sans cesser de tourner, dans un grand saladier, la pâte à crêpes qu'elle préparait.

Elle fit entrer l'inconnu au salon et l'avertissant que le professeur donnait une leçon et qu'il faudrait l'attendre.

Le jeune homme, ayant posé son léger bagage à côté de lui, examinait la musique jetée sur le piano lorsqu'un léger bruit attira son attention. A travers une portière, un bébé avançait à quatre pattes, sur le tapis, tout en gazouillant. C'était Félix, le dernier-né. Presque aussitôt, le salon fut envahi par un tourbillon d'enfants poursuivant un poulet affolé. Afin de protéger le bébé contre la horde joyeuse, le visiteur l'avait pris dans ses bras. C'est ainsi que Schumann le trouva quand, attiré par le tapage, il vint chasser les sept démons. S'étant hâté de délivrer le jeune homme de son fardeau en le rapportant à la cuisine, où Clara donnait un bain à la petite Eugénie, il alla retrouver l'inconnu qui lui dit :

— Professeur, je me nomme Johannés Brahms. Voici une lettre de votre ami Joachim, qui me recommande à vous, car j'ai le plus grand désir de devenir votre élève.

— Voulez-vous me jouer quelque chose de vos compositions ? demanda Schumann. Joachim me fait de vous de chaleureux éloges.

Pendant que le jeune Brahms exécutait une de ses rhapsodies, Clara, attirée par la musique, vint s'appuyer à l'épaule de son mari.

Brahms, ayant soudain aperçu le ravissant visage tendu vers lui, voulut s'interrompre, mais le professeur lui fit signe de continuer, annonçant :

— C'est ma femme.

Quand Brahms eut terminé, Clara s'élança vers lui et l'embrassa sur la joue.

— Oh ! merci ! murmura le jeune homme, enveloppant Clara d'un regard chargé d'admiration et de gratitude, tandis que Schumann s'écriait :

— Quels rythmes et quelles sonorités étranges et nouvelles ! C'est magnifique. Vous n'avez nul besoin de leçons.

— Vous plaisantez. Depuis que je sais ce qu'est la musique, depuis que j'ai entendu *vostra musica*, mon rêve a été d'avoir pour professeur celui que j'admire et respecte plus qu'aucun autre compositeur dans le monde.

— Bien peu partageant encore cet enthousiasme si sincère, si flatteur, répliqua le musicien, mais j'espère en l'avenir. Cette maison est vaste. Voulez-vous y demeurer avec nous ?

— J'en serais trop heureux !

On était au 31 décembre. Les Schumann attendaient, pour le soir, une dizaine de convives. Or Bertha, vexée d'une réflexion qui lui avait faite Robert, qui se désespérait de voir sa femme perdre son temps en soins ménagers au lieu de se consacrer à son art, avait pris la mouche et était partie sur l'heure, brandissant un parapluie vengeur. Johannés Brahms offrit son aide et Robert la sienne. Leur bonne volonté suppléant à l'expérience, ils préparèrent un dîner auquel l'improvisation ajoutait toute sa fantaisie. Le réveil fut des plus gais. Après avoir ouvert la fenêtre et chanté en chœur avec la maîtrise de la cathédrale qui, montée sur la galerie entourant le clocher, suivant une antique coutume, demandait au ciel une heureuse année pour tous, le musicien et ses amis, selon une autre vieille tradition, voulurent interroger le Destin. Ils firent fondre, dans une poêle, des soldats de plomb. Puis, chacun dut prendre à son tour une cuillère de métal fondu qu'il jeta dans un bocal d'eau glacée. Le plomb, en se durcissant de nouveau, prenait des formes diverses que l'on interprétait.

Le morceau de plomb que Clara retira du bocal, de l'avis de tous, avait la forme d'un cœur.

— Un cœur ! fit-elle, la plus précieuse chose de la terre. Je vais le cacher et l'enfermer avec soin dans une cachette, afin qu'il me reste toujours.

Tout en parlant, elle fixait son mari avec une infinie tendresse. Mais les yeux de Johannés Brahms, ne pouvant se détacher de Clara, brillaient d'une secrète et déjà fervente adoration, sans qu'elle s'en doutât encore.

Brahms, en tant qu'invité nouveau, dut s'exécuter après elle.

Du bocal, sortit une petite couronne.

— C'est la couronne du génie ! s'exclama Schumann. La gloire vous sourit, cher Johannés !

Il versait, pour sa part, une cuillerée de plomb dans l'eau limpide qui se troubla et il en retira un fragment de métal de forme bizarre.

— Mon Dieu ! murmura une invitée, on dirait un cerceuil !

Son voisin lui poussa le coude tandis que Clara, riant à pleine gorge, annonçait :

— C'est une tirelire. Nous serons riches cette année, Robert !

On pria Brahms de se mettre au piano. Il obéit, transportant ses auditeurs très loin de ce monde sur l'aile enchantée de l'harmonie, et improvisant, l'air inspiré, ne cessant de fixer Clara !

Schumann s'en aperçut-il ? Ou bien était-ce un premier symptôme de la rançon que les grandes âmes doivent payer au génie ?

Il porta soudain la main à son front.

— Il y a une note fausse dans le clavier, entendez-vous, Fehling ? dit-il à un de ses amis.

— Mais non, je vous assure, c'est admirable ! répliqua avec étonnement l'interpellé.

— Si, si, écoutez, quelle dissonance affreuse !

Des gouttes de transpiration perlaient aux tempes de Robert, sa respiration devenait saccadée.

Au même instant, Johannès entamaït un air de vase. Le salon s'emplit de couples dansants. Clara, ayant remarqué le visage douloureux et contracté de son mari, courait à lui, tendant les bras.

— Merci, Clara, dit-il en l'enlaçant avec un soupir, les traits détendus.

— Et de quoi ? interrogea-t-elle, surprise.

— Je... ne... sais. Du don de toi que tu me fais sans cesse, chuchota-t-il à son oreille.

Johannès était devenu un compagnon indispensable dans la famille Schumann. Chéri des enfants comme un grand frère, il était, pour Robert, le meilleur des amis, le soutenant dans les heures de dépression nerveuse qui devenaient de plus en plus fréquentes à mesure que Schumann, tout entier à son art, s'acharnait au travail, en particulier à son *Faust*, un opéra dans lequel il mettait tout son génie. Enfin, envers Clara, Brahms manifestait un dévouement d'esclave, cherchant à lui éviter la moindre tâche matérielle afin qu'elle pût consacrer de nombreux loisirs à l'étude de son piano.

Un après-midi qu'il essayait la vaisselle, dans la cuisine, il vit reparaitre Bertha, la vieille cuisinière.

— Que faites-vous ici ? dit-elle, agressive.

Un éclair malicieux dans le regard, Johannès répliqua :

— Je suis le nouveau domestique.

— Moi, je viens réclamer mes gages !

— Asseyez-vous, Bertha. Madame viendra bientôt.

— Comment savez-vous mon nom, d'abord ?

— Il serait difficile de l'ignorer. Ici on chante vos louanges du matin au soir. M^{me} Clara a tant pleuré quand vous êtes partie. M. Schumann ne cesse de regretter vos savoureux petits plats. Et les enfants, donc ! J'ai entendu Ludwig faire sa prière, l'autre soir. Il disait : « Petit Jésus, protégez Bertha. Enlevez un peu de coton à vos nuages et mettez-le autour de ses pieds pour qu'ils ne lui fassent plus mal. »

Pendant qu'il parlait, la vieille cuisinière lui avait arraché le torchon dont il séchait les assiettes, et ordonnait :

— Allez, ouste, hors de ma cuisine, s'il vous plaît !

Le même jour, Haslinger, un impresario, venait proposer à Clara deux mille dollars si elle acceptait de donner un concert à Cologne. La jeune femme ne demandait pas mieux, car cette somme lui permettrait de régler quelques dettes. Mais elle eut beaucoup de peine à décider son mari, que la pensée de ne pouvoir faire vivre complètement les siens humiliait profondément.

La soirée de Cologne fut un triomphe. L'impresario offrit à Clara des cachets royaux pour une série de concerts à travers l'Europe. Elle refusa pour ne pas contrarier Robert.

En regagnant Leipzig, où Johannès s'était chargé de garder les enfants en leur absence, ils apprirent que Julie, une des fillettes, avait la rougeole. C'était la préférée de Brahms, parce qu'elle était le vivant portrait de Clara. Il avait voulu la soigner lui-même et ne laissait personne approcher d'elle. Il interdit l'accès de la chambre à la jeune femme.

— Inutile que vous atrapiez le mal, fit-il, au risque de le communiquer aux autres enfants. Ne vous inquiétez pas. Je suis un bon garde-malade.

Julie, d'ailleurs, ne souffrait pas que son cher « oncle » la quittât une seconde.

Le Dr Hoffman, médecin de la maison, étant

venu voir Julie, pendant sa convalescence, Clara lui confia ses inquiétudes au sujet de Robert. Hoffman, sous un prétexte quelconque, puisque le musicien se refusait depuis longtemps à tout exa-

Julie, d'ailleurs, ne souffrait pas que son cher « oncle » la quittât une seconde.



men médicaux, entra au salon où Schumann jouait. — Qu'êtes-vous donc en train de composer ? questionna-t-il. Cela ne ressemble à rien de ce que vous avez écrit jusqu'ici.

— Ah ! Vous trouvez. Il s'agit d'un poème de Hebbel que je cherche à traduire dans les sons. Tenez, déclamez-le, je vous accompagnerai.

Le médecin commença :

LA FORÊT MAUDITE.

*A son ombre, les fleurs croissaient, rigides,
Hautes et blanches autant que des cierges livides.
Une seule dressait ses corolles funèbres,
De rouge éblouissant les douteuses ténèbres !
Ce n'était du soleil, se levant à l'aurore,
Ni l'incarnat vermeil, ni la pourpre que Flore
Dérobe à l'astre près de s'éteindre, le soir,
Dans les feux du couchant, tel un vieil ostensor.
Mais c'était la rougeur malféique du sang
Qui goutte peu à peu d'un cœur d'homme béant !*

Schumann s'était dressé, les traits convulsés. Il frappa du poing les touches qui résonnèrent aussi lugubrement que les vers morbides.

— Ce sont ses choses qui arrivent, docteur, cria-t-il, un cœur dont la vie fuit goutte à goutte, avec son sang dont se nourrissent d'autres cœurs ! C'est comme ce ja — il frappait avec acharnement la note — qui retentit constamment dans ma tête. C'est hallucinant !

Le médecin avait posé la main sur l'épaule de Schumann, le forçait à se rasseoir.

— Vous souffrez souvent d'une grande raideur dans la nuque, n'est-ce pas ? fit-il.

— L'artiste fit signe que oui.

— Cher ami, vous abusez de vos forces cérébrales, voilà tout. Il faut à tout prix prendre quelques semaines de repos. Je vais vous envoyer un remède contre ces migraines qui vous tourmentent.

En rejoignant Clara qui l'attendait, anxieuse, sur le perron du jardin, Hoffman essayait de montrer une physionomie sereine. Mais la jeune femme ne s'y trompa pas.

— C'est grave, n'est-ce pas ? dit-elle contenant les larmes qui lui montaient aux yeux. Je sais que sa sœur avait les nerfs malades et s'est tuée dans un accès de

neurasthénie. Et il lui ressemble physiquement.

— Vous vous alarmez trop vite !

— Parce que je l'aime et que l'amour vous rend d'une lucidité cruelle.

— S'il remportait quelque succès, cela lui ferait plus de bien que toutes les drogues de la terre. N'y a-t-il aucune bonne nouvelle proche pour lui ?

— Il a envoyé son opéra de *Faust* à un directeur de théâtre et n'a pas encore la réponse.

Brahms arrivait, apportant le courrier que venait de lui remettre le facteur, y compris une grande et lourde enveloppe. C'était le manuscrit de *Faust*. L'opéra n'avait pas plu !

— Il ne faut pas qu'il l'apprenne, recommanda Hoffman en prenant congé.

Le médecin parti, Clara éclata en sanglots, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de l'ami fidèle.

— Courage ! fit le jeune homme, la guidant vers l'intérieur de la maison tout en s'écartant timidement d'elle.

En prononçant ces mots, ses regards tombèrent sur une photographie de Liszt ornée de la dédicace suivante :

*A mes grands amis Clara et Robert,
Avec ma plus profonde admiration.*

Brahms tressaillit. Enlevant à la jeune femme les feuillets de l'opéra, il saisit son chapeau :

— Allez près de Robert, fit-il doucement. Il faut que je sorte, mais je ne tarderai pas à revenir.

Dans l'appartement de Franz Liszt, Johannès faisait nerveusement le cent pas tandis que le célèbre virtuose parcourait l'opéra refusé. Ayant achevé sa lecture, il dit :



Ne m'accorderez-vous pas le bonheur de vous entendre ce soir, demanda Liszt à Clara.

Elle rayonnait soudain d'une joie simple.

— Vous m'assurez que Schumann est perdu si quelque succès ne vient récompenser ses efforts. Vous êtes bien jeune et généreux, monsieur Brahms. A votre place, c'est sa propre musique qu'un autre m'apporterait.

— Pour comprendre mon audacieuse démarche, il faudrait savoir toutes les bontés que le professeur Schumann et sa femme ont eues à mon égard.

— Est-elle toujours aussi ravissante ?

— Toujours autant depuis que je la connais.

— Heu... Je vous comprends... Le... sentiment qu'elle m'inspire égale probablement le vôtre. Et

cela, depuis dix ans ! Je ne le lui ai naturellement pas fait connaître. Ne me trahissez pas, et... bravement, essayons de les sauver tous les deux.

Une visiteuse se faisait annoncer. Liszt eut une exclamation de joie.

— Chère amie, vous survenez à point. Je vous présente M. Brahms ! Jeune homme, la princesse Valérie de Hohenfels. Oh ! femmes, oh ! femmes, de quel pouvoir magique n'êtes-vous pas douées ? Valérie, vous déplairait-il d'utiliser au maximum vos talents séducteurs afin de conquérir un homme pour une noble cause ? Pardon, pas celui-ci...

— Dommage, surra la princesse, lançant à Johannès une caressante œillade.

— Demain, seulement, à la soirée musicale que je donne, reprend le virtuose. Il s'agit de M. Reinecke, le plus fameux chef d'orchestre de notre époque. Oh ! Il est loin de ressembler à don Juan. Ce qui lui reste de cheveux est limité à son menton ! Seulement, nous avons besoin de lui pour imposer un certain Robert Schumann aux directeurs de théâtre récalcitrants.

Un auditoire de choix s'était donné rendez-vous dans la grande salle où Liszt donnait son concert. On remarquait, au premier rang, la princesse de Hohenfels, très en beauté, et dont l'éventail, mollement balancé, effleurait, persévérant et tentateur, le bras de Reinecke placé à ses côtés. Ce dernier, aussi surpris que flatté, manifestait un embarras comique. Schumann, Clara et Brahms occupaient des fauteuils au troisième rang.

Quand le virtuose eut terminé, sous les bravos, une de ses compositions, il annonça :

— Je vais exécuter maintenant une œuvre inédite intitulée : *Dédicace*. Elle est de mon estimé ami, le professeur Schumann.

Brahms, ayant, bien entendu, gardé secrète sa visite à Liszt, stupé et joie se reflétaient sur le visage de Schumann. Bientôt, les murs de la salle vibrèrent d'acclamations enthousiastes. Alors le virtuose, allant chercher Robert, le prit par le bras, et le présenta à la foule :

— Voici notre génial compositeur. C'est lui que vous devez applaudir, déclara-t-il.

Puis, s'approchant de Reinecke :

— Permettez-moi de vous faire connaître la princesse de Hohenfels, à qui j'ai souvent parlé de vous. N'est-ce pas que Schumann est extraordinaire ?

Et comme Valérie, bien stylée, renchérait :

— Son *Faust* est un chef-d'œuvre. Celui qui lancera pareil opéra méritera la reconnaissance du monde musical tout entier.

La princesse le gratifiant d'un sourire ensorceleur, le chef d'orchestre promit tout ce qu'on voulait !

Le virtuose s'était tourné vers Clara, la considérant avec une insistante admiration.





Le 10 mai 1890, une Clara aux cheveux blancs donnait son dernier concert.

— Ne m'accorderez-vous pas le bonheur de vous entendre ce soir, il y a si longtemps que nous sommes tous privés de vous ?

— Je serai heureuse de vous faire plaisir, Franz, répliqua-t-elle. Mais vous êtes un si brillant artiste, que je me sens incapable de lutter contre vos moyens d'expression...

Elle était allée s'asseoir au piano et il s'appuyait à l'instrument, la couvant d'un regard si ardent qu'elle continuait, tout en plaquant de lourds accords :

— Pour vos doigts de sorcier, nulle difficulté n'existe. Flammes légères, avides de tout étreindre, ils courent d'un désir à l'autre, au gré de souffles capricieux. Ne me regardez pas ainsi. Vos yeux ressemblent à vos doigts, Franz. Mais il existe autre chose... qui défie toute interprétation..., quelque chose de si simple, si insignifiant, en apparence, et qui contient cependant toute la magie de l'univers, la plus pure de toutes les musiques, de toutes les harmonies : le murmure de deux cœurs l'un à l'autre. L'amour, Franz, sans vains mensonges, sans tempêteux orages, sans le froissement trop soyeux d'une robe ou l'éclat factice d'une jarretière de diamants... L'amour, sans ornements, Franz. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Elle s'était remise debout, attirait Liszt à elle, l'embrassait avec une fraternelle tendresse avant de s'éloigner, fière et sereine, au bras de son mari.

Valérie revenait, suivie de Reinecke qui ne la lâchait plus.

— Je crois, mon cher, que vous venez de subir un sermon, fit la princesse.

— Elle a fait pire que me sermonner, ma chère, rectifia la virtuose, elle m'a mis à nu.

..

Affalée sur les marches de l'escalier qu'elle aurait dû balayer, Bertha arrosait son tablier de ses larmes.

— Qu'y a-t-il Bertha ? demanda Clara inquiète, la surprenant ainsi.

— Il... il s'en va.

— Qui ?

— M. Brahms. Il fait sa valise.

La jeune femme grimpa jusqu'à la chambre de leur pensionnaire.

— Johannès, que se passe-t-il ?

— Il fallait bien me décider, Clara. Je ne puis vous imposer éternellement ma présence.

— Nous l'imposer ? Que deviendrons-nous sans votre dévouement ? Comment remplacer un ami tel que vous ? Quelqu'un ici vous a-t-il blessé, sans le vouloir ?

— Vous tenez absolument à connaître la raison de mon départ ?

— Certainement.

— Je vous aime, Clara, depuis le premier jour où vous m'êtes apparue dans cette maison, où vos lèvres se posèrent sur ma joue... J'ai tout tenté pour vaincre ce

sentiment, mais je ne puis plus lutter... Voilà pourquoi il faut que je m'en aille.

D'une voix qui tremblait, la jeune femme répondit :

— Vous nous manquez affreusement, Johannès, affreusement...

Elle s'était enfuie, était allée se réfugier dans les bras de son mari.

— Johannès nous quitte, Robert.
— Cela devait arriver, dit doucement Schumann. Il t'aime. Tout le monde le savait, sauf toi. Comment pourrais-tu vivre près de toi sans l'adorer ?

..

Le jour de la première représentation de *Faust* était arrivé, et tout semblait présager le triomphe éclatant du compositeur qui conduisait lui-même son œuvre, quand on le vit porter subite-

ment la main à son front. Pendant plusieurs minutes, il parut se débattre contre une souffrance terrible. Enfin, terrassé par le mal, il s'abattit sur le pupitre du chef d'orchestre.

Clara, bouleversée, écartant les musiciens qui s'empressaient autour de lui, avait volé à son secours et, avec l'aide de Reinecke, qui le soutenait, l'emmenait hors du théâtre. Il ne devait plus jamais reparaitre en public.

Il faut, au génie, des victimes.

Pendant des mois, il traîna, dans une maison de santé, une existence à demi consciente, après avoir essayé de se tuer. Puis, un jour que Clara était auprès de lui, l'écoutant jouer *Réberie* (qu'il croyait composer pour la première fois !) ses mains se crispèrent sur les touches et il s'affaissa, la tête sur l'épaule de sa femme. L'âme tourmentée avait enfin trouvé le repos.

..

Cinq années s'étaient écoulées. Dans la demeure endeuillée, un flambeau brûlait, nuit et jour, sous le portrait de l'époux et du père.

On sonnait à la grille. Bertha, alourdie par l'âge, joignit ses grosses mains ridées à la vue du visiteur :

— Monsieur Brahms ! Est-ce possible ? Comme elle va être contente !

Tandis qu'il attendait, dans le salon, Johannès écartait les rideaux tirés, rouvrait le piano fermé et... lentement... reprenait sa berceuse. Lorsque Clara surgit, toute menue dans ses vêtements noirs, il s'agenouilla, baisant ses mains avec dévotion.

— Johannès, grand enfant, dit-elle émue, je me suis réjouie de vos succès. Vous avez conquis toutes les capitales, de Londres à Saint-Petersbourg !

— J'ai eu de la chance, c'est tout. Ce soir, on donne la première audition à Cologne d'une de mes symphonies. Je ne serai heureux que si vous y assistez. Ma voiture attend à la porte...

— Johannès, je... je regrette. Je ne puis plus vivre que de son souvenir. Je... ne sors jamais.

— Quand on porte votre nom, on n'a pas le droit de se confiner dans sa douleur. C'est lâche. Robert ne vous aurait pas approuvée, lui qui mourut pour l'art.

Elle se détournait.

— Taisez-vous, Johannès. D'où vous vient cette brutalité ?

— Adieu ! Clara, fit-il se retirant à grands pas.

Le concert s'achevait. Tout d'un coup, Brahms, caché au fond d'une avant-scène, tressaillit. Dans une loge opposée, il venait de reconnaître la silhouette chère entre toutes.

Elle était venue !

Lorsqu'il la rejoignit, le cœur battant, dans la loge, elle lui murmura :

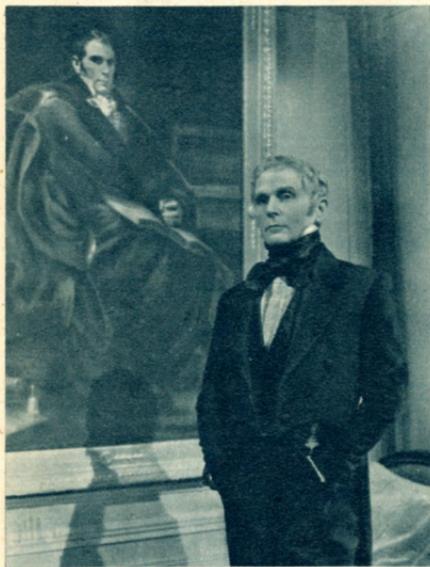
— Vous aviez raison, ce matin. Ma présence est un acte de repentir.

— Pour votre pénitence, venez dîner avec moi.

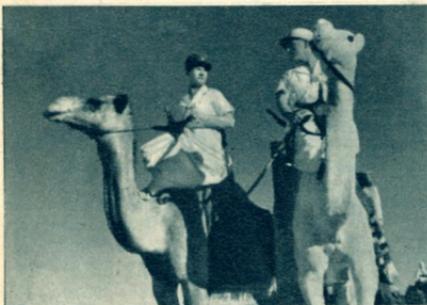
(Suite page 16.)

STARS et FILMS

Nous avons vu ★★★



DOCTEUR LAËNNEC (A. I. C.). — Poursuivant son effort excellent pour nous offrir la galerie des portraits filmés des grands hommes de France, Maurice Cloche, après « Monsieur Vincent », a choisi l'inventeur de l'auscultation. Moins ample de souffle que son prédécesseur, moins ferme de dessin, ce nouveau film n'en reste pas moins digne de grands éloges et à la hauteur du modèle choisi : une attachante figure profondément marquée de l'amour de l'humanité. G. D.



L'ESCADRON BLANC (Ciné-Sélection). — La première adaptation du roman de Joseph Peyré par Genina avait été une éclatante réussite. La nouvelle réalisation de René Chanas y parvient tout autant par d'autres moyens. L'histoire du châtiment d'un rezou par un escadron de méharistes est, on le sait, authentique. Les trois chefs sont incarnés avec maîtrise par R. Lefèvre, J. Chevrier, F. Patrice, et l'exaltation de la ténacité et de l'héroïsme, devant l'immensité du sable desséchant et enfuyant, est parfaitement réussie dans un style austère sans sécheresse. G. D.



PREMIÈRE DÉSILLUSION (London Film). — Trois actions se superposent dans « Première désillusion » : un banal roman d'amour entre un majordome et la dactylo d'un ambassadeur londonien, la mort mystérieuse de la femme jalouse de ce valet de chambre, suivie d'une enquête policière et, surtout, le drame vu à travers les yeux d'un enfant de huit ans, amateur d'histoires d'Afrique, un peu mythomane et errant dans l'immense hôtel particulier de ses parents pendant leur absence. Servi par un interprète admirable et plein de conviction : le petit Bobby Henry. Carol Reed, avec une grande délicatesse de touche, a composé une œuvre de classe dont les détails, finement observés, ont été sobriement mis en valeur par Ralph Richardson et Michèle Morgan, dans un rôle un peu effacé. A. J.



NUIT SANS LUNE (Fox). — Tourné d'après le roman de John Steinbeck, ce film retracer quelques épisodes de la résistance norvégienne pendant l'occupation allemande. S'il n'est pas toujours parfaitement réalisé, il a du moins l'avantage d'être sincère, et il parvient souvent à donner une impression de vérité assez rare dans ces reconstitutions de caractère national. A travers des événements particuliers, le drame s'efforce constamment de rejoindre l'universel. Le « document » lui-même n'est là que pour être dépassé, mais il assure, par sa réalité concrète, la portée des idées qu'il suggère. J. M.



LA GRANDE HORLOGE (Paramount). — Un film policier dont l'action se passe dans les milieux du journalisme et des publications à gros tirage. L'œuvre est conduite de bout en bout avec maîtrise. Le rythme, le mouvement, le « tempo » de chaque séquence ont ici une rigueur quasi mathématique que viennent scander les battements de l'horloge, impassible témoin de la fuite du temps. Il y a d'autre part une vérité documentaire, une authenticité évidente dans toutes les scènes qui servent à situer l'action, et Charles Langton, qui est ici l'éditeur tout puissant, a campé un personnage qui doit compter parmi les meilleurs créations de cet illustre comédien. J. M.

Il se rendent dans un restaurant proche. Elle rayonnait soudain d'une joie simple, nuancée de si douce mélancolie, qu'il s'enhardit.

— Clara, je suis resté cinq ans loin de vous. Je voulais mettre mon amour à l'épreuve du temps. Il n'a pas diminué, il s'est accru de façon... insensée ! Voulez-vous être ma femme ? N'ai-je pas gagné le droit de vous parler ? L'art et la gloire n'ont aucun sens pour l'homme seul, et votre propre solitude ne peut s'éterniser.

— Johannès, le jour de nos fiançailles, Robert m'a dit : « C'est entre nous, pour la vie et après la vie ! » Ce serment, que nous nous étions fait mutuellement, je le tiendrai désormais en perpétuant sa mémoire. C'est vous qui m'avez fait comprendre où était mon devoir, ce matin.

Pauvre Brahms, il ne devait jamais oublier l'amertume de cette heure !

Quant à Clara Schumann, elle allait tenir magnifiquement parole, faisant retentir, de cité en cité, les œuvres de son mari jusqu'à ce que les foules pieuses eussent transmis son nom à la postérité.

Le 10 mai 1890, une Clara aux cheveux blancs, au visage émacié, donnait son dernier concert à l'Opéra royal de Dresde. Dans la loge royale, se tenait le roi Albert. Et ce fut en interprétant *Réverie* que s'acheva la carrière musicale de Clara, comme s'était achevée, en jouant cette mélodie, la vie de Robert Schumann, leur passion immortelle méritant ainsi l'admiration des peuples, tant qu'il restera des cœurs pour se hausser jusqu'à l'art, la beauté, l'amour.

FTN

DES ONGLES MERVEILLEUX

Faux ongles, type américain, les 2 mains : 175 francs, celle : 75 francs. Application facile. Dr ARION, 33, fg Montmartre, PARIS.

Je n'ai qu'un regret c'est de n'avoir pas connu plus tôt l'École Universelle,

écrivent des centaines d'élèves enthousiastes, rendant ainsi un hommage au remarquable enseignement par correspondance de la plus importante école du monde, qui permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômes ou situations.

Militers de brillants succès.

Demandez l'exemplaire gratuit de la brochure qui vous intéresse à :

- Br. 48501 : Études complètes du second degré, examens d'admiss., Brevet d'études du 1^{er} cycle, Baccalauréats.
- Br. 48506 : Classes primaires, Brevets, C. A. P.
- Br. 48512 : Licences (Droit, Sc., Lett.).
- Br. 48515 : Grandes Écoles spéciales.
- Br. 48523 : Fonctions publiques, E. N. A.
- Br. 48526 : Les emplois réservés.
- Br. 48530 : Industr., Trav. publi., C. A. P.
- Br. 48537 : Carrières de l'Agriculture.
- Br. 48541 : Compt., Sténo-Dact., C. A. P.
- Br. 48549 : Orthographe, Rédact., Calcul.
- Br. 48552 : Anglais, Allem., Esp., Ital.
- Br. 48559 : Marine mil. et marine march.
- Br. 48561 : Aviation, Industr. aéronaut.
- Br. 48566 : Radio : diplômes offic., ind.
- Br. 48573 : Dessin, Peinture, Gravure.
- Br. 48578 : Solfège, Piano, Violon, Harm.
- Br. 48583 : Carrières du Cinéma, Photo.
- Br. 48588 : Couture, Coupe, Mode, Ling.
- Br. 48593 : Coiffure, Soins de beauté.
- Br. 48596 : Secrétariats, Journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

ÉCOLE UNIVERSELLE, PARIS, 69, bd Euxmann ; NICE, chemin de Fabron ; LYON, 11, place Jules-Ferry.

GRANDIR

Gagnez 5, 10, 15, 20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75, 80, 85, 90, 95, 100 francs et plus grâce aux soins scientifiques Américains. Révolution de la science moderne. Augmentation Buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système P. V. : Réfer. enthousiastes. Resultat certain. Insuccess. rembours. Envoyez-nous maintenant l'information illustrée gratuite. Discretion. OLYMPIC 46 Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

PARFUM D'AMOUR RADIO-ACTIF

Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant. Notice C. contre 30 francs. Professeur CLEMENT, 29, rue Gustave-Courbet, Toulouse.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION 43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

LES RIDES

sont l'apanage des peaux sèches insuffisamment nourries. Des soins esthétiques raffinés, des produits de qualité supérieure vous sont offerts à des prix fort modérés à

l'ACADÉMIE de BEAUTÉ de la FEMME de FRANCE

43, r. de Dunkerque, PARIS (X^e) Téléphone : TRUDINE 09-94

Salons ouverts tous les jours, sauf le dimanche et le lundi.



ARÉOR 74, Rue Folie-Méricourt Service F. C. 281, Paris X^e

RÉUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

- Broch. 53.920 : Orthographe. Rédaction.
- Broch. 53.921 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 53.924 : Électricité.
- Broch. 53.925 : Radio.
- Broch. 53.926 : Mécanique.
- Broch. 53.927 : Automobile.
- Broch. 53.930 : Dessin industriel.
- Broch. 53.933 : Sténo-dactylographie.
- Broch. 53.934 : Secrétariat.
- Broch. 53.935 : Comptabilité.
- Broch. 53.936 : Langues (Anglais).
- Broch. 53.937 : C. A. P., B. P. Compterce.
- Broch. 53.938 : Carrières commerciales.
- Broch. 53.941 : Préparation aux baccalauréats, 1^{re} et 2^e parties (2^e session).
- Broch. 53.942 : Préparation au brevet élémentaire et Brevet d'Études du 1^{er} cycle (2^e session).

ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

28, RUE D'ASSAS, PARIS (6^e)

GRANDIR

DEVENIR ÉLEGANT, SVELTE, FORT

Écrivez Dr de l'INSTITUT MODERNE 95 LA ROCHE (Haute-Savoie) France



CONCOURS pour la DISTRIBUTION de 10.000 APPAREILS PHOTO de la grande marque "SUPERAS" à titre réclame

PROBLÈME. Placer les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, dans chacune des cases vides de manière à obtenir la somme 15 dans les 3 sens verticaux et horizontaux. Chaque personne qui nous enverra la solution de ce problème recevra un superbe appareil photo de marque "SUPERAS", gainage façon peau, pièces métalliques nickelées, objectif mécanique extra-lumineux, obturateur déclenchement très doux, deux viseurs clairs verre spécial, présentation impeccable.

Pour la moitié de sa valeur, soit 980 frs.

Envoyez tout de suite la solution de ce problème, avec une enveloppe timbrée portant votre adresse, à FABRIQUE-UNION, Service F. C., 47, rue de la Victoire, PARIS (9^e).

15			
	5		
15			
15			

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P. 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).